



LE LIVRE D'HEURES MS 2101 ET L'ENLUMINURE À PARIS À LA FIN DU XV^{ème} SIÈCLE
 Samuel GRAS (Université de Lille, CNRS, UMR 8529-IRHis)

Les *Heures* du Palacio Real se compose d'un calendrier, des péripécopes évangéliques, de quatre prières à Marie, des Heures de la Vierge, de la Croix, du Saint-Esprit, des Psaumes suivis des litanies, de l'Office des morts et de suffrages [1]. Le manuscrit était fort probablement destiné à un commanditaire parisien: les Heures de la Vierge suivent l'usage de Paris et le calendrier fête les saints Leu et Gilles (01/09), Denis (09/10) et Marcel (03/11). Sainte Geneviève, patronne de Paris, est mentionnée dans le calendrier (03/01), les litanies (f. 82, 1^{ère} position) et les suffrages (f. 119).

Des inscriptions (des devises?) apparaissent sur un phylactère dans les marges de deux feuillets (f. 26r-v) mais il est difficile de savoir si elles font sens [2]. D'après une note en français du XVIII^e siècle sur le contreplat supérieur, le manuscrit était en possession de M. de Jullienne (1686-1766) [3]. Le livre d'heures est de façon certaine dans la collection royale espagnole au début du XIX^e siècle d'après l'ex-libris des princes d'Espagne et par deux sceaux tamponnés [4]. Le manuscrit fut probablement acquis durant l'assignation à résidence des princes d'Espagne, de 1808 à 1814, au château de Valençay (Berry), de nombreux achats ayant été effectués à cette époque [5].

Des enluminures et une décoration secondaire de grand prix

Au recto des feuillets du calendrier, six anges placés dans des niches, l'occupation du mois et le signe du zodiaque sont peints dans les marges (fig. 1). L'espace entre ces petites miniatures est illustré par des saints ou des fêtes religieuses célébrées au cours du mois. Sur les versos, la marge gouttière est ornée de trois saints placés dans des niches reliées par un cadre serti de pierres et de gemmes. Les feuillets des deux premiers offices des Heures de la Vierge (f. 24v et 39v) et ceux introduisant les Heures de la Croix (f. 66v), du Saint-Esprit (f. 69v), les Psaumes (f. 72v) et l'Office des morts (f. 84v) sont consacrés à une peinture occupant la totalité de la page. L'Annonciation occupe tout l'espace de la justification avec quatre marges peintes en grisaille sur un fond or. Le péripécopé de saint Jean (f. 13) et les Heures de la Vierge allant de Prime à Complies (f. 46v, 50v, 53v, 56, 58v et 63) occupent la moitié de la justification avec un arrondi sur la partie supérieure. Les péripécopes des saints Luc, Matthieu et Marc (f. 14v, 15v et 16v) sont mis en valeur par une miniature carrée de huit lignes et une seconde dans la marge inférieure. Enfin, les prières *Obsecro te* (f. 17v) et *O intemerata* (f. 20) et les suffrages (f. 114 à 119v) reprennent la miniature carrée avec bordures florales et animaux sur un fond or. L'aspect luxueux de la commande n'est en rien démenti par la décoration secondaire. Les marges de l'Annonce aux bergers (f. 50v), l'Adoration des Mages (f. 53v), la Présentation au Temple (f. 56), la Fuite en Égypte (f. 58v) et celles des feuillets qui suivent les miniatures débutant chaque office (f. 25, 67, 70, 73 et 85) sont peintes de bordures florales, d'insectes et de drôleries sur un fond or. Les autres feuillets de texte sont ornés, dans la marge gouttière, de fleurs, de fruitset d'animaux. L'ornemaniste a subdivisé les bordures en parties cloisonnées de multiples formes polygonales afin d'alterner le fond or et le blanc du parchemin. Ce labeur colossal est couronné par une découverte surprenante: les motifs employés sur le recto ne sont pas repris au verso, procédé qui permet habituellement de réaliser un gain de temps considérable.

Datation

D'après les encadrements végétaux de la décoration secondaire et les petites initiales en camaïeu blanc, le manuscrit peut être daté de la fin des années 1480, voire du début des années 1490 [6]. Cette date présenterait le manuscrit comme l'un des plus anciens livres d'heures connus dans l'œuvre de certains enlumineurs parisiens. En effet, le *Livre d'heures à l'usage de Paris* du Palacio Real fournit d'intéressantes informations sur les relations artistiques entre des membres de l'atelier du Maître de Jacques de Besançon (François le Barbier fils ?) et d'autres enlumineurs parisiens de l'époque, dont Jean Pichore, tout jeune peintre promis à une longue et riche carrière.

AVISOS

NOTICIAS DE LA REAL BIBLIOTECA, AÑO XXII, NÚM. 79 (MAYO - AGOSTO, 2016)

L'atelier du Maître de Jacques de Besançon (François le Barbier fils ?)

La décoration secondaire du livre d'heures montre toutes les caractéristiques de la production du Maître de Jacques de Besançon, enlumineur parisien actif des années 1480 à la fin du siècle [7]. À titre d'exemple, la demi-fleur de lis dans la bordure du Couronnement de la Vierge (f. 63) se retrouve dans l'œuvre du peintre. Le fond or tapissé de nerveuses acanthes à



Fig. 1: Maître du II/2101, recto du feuillet du calendrier, vers 1480-1490. RB II/ 2101, f. 1r.



Fig. 2: Maître du II/2001, vers 1480-1490. *Annonciation*, RB II/ 2101, f. 22v.

deux couleurs et de plantes est, là-encore, fort apprécié dans l'atelier. L'influence du Maître de Jacques de Besançon se ressent encore dans la mise en page originale des feuillets du calendrier [8]. Le choix d'une miniature sans bordure sur la totalité du feuillet, où la scène principale est encadrée par des scènes latérales complémentaires, est un autre élément typique de ce foyer. Il n'est dès lors pas étonnant de retrouver parmi les enlumineurs à l'œuvre dans le Ms 2101 des suiveurs du Maître de Jacques de Besançon. L'un d'entre eux a réalisé les miniatures du calendrier et le plus doué les quatre miniatures des périopes. Ce disciple montre une allégeance certaine à l'égard de son maître et fait probablement partie des nombreux enlumineurs ayant travaillé – au moins un temps – dans son entourage.

Un peintre parisien formé par le Maître de la Chronique Scandaleuse

La main responsable de l'Annonciation (f. 22v) ne répond pas à la technique picturale employée par le Maître de Jacques de Besançon et ses disciples (fig. 2). Sans lui être identique, elle trahit le style du Maître de la Chronique Scandaleuse [9]. L'Annonciation se rapproche de celle peinte par ce maître quelques années plus tard dans un *Livre d'heures à l'usage de Rome*. La miniature de saint Michel (f. 114v) montre également des similitudes avec celle peinte par le Maître de la Chronique Scandaleuse dans un *Livre d'heures à l'usage de Paris* conservé dans une collection privée [10].

Singularités iconographiques

Usuellement, les Heures de la Vierge sont introduites par une Annonciation. Étonnamment, dans les *Heures* du Palacio Real (f. 22v), elle est placée en tête d'une prière à la Vierge (fig. 2). Pour introduire Matines, l'enlumineur lui a substitué l'image insolite du Christ enfant accompagné d'anges cueillant des fleurs sous le regard attentif de trois saintes (f. 24v). La Visitation est délaissée au profit de Jésus parmi les docteurs (f. 39v), puis le cycle traditionnel reprend, assez illogiquement, avec les images habituelles. L'épisode de Jésus parmi les docteurs ne se retrouve pas fréquemment dans le cycle iconographique des Heures de la Vierge [11]. Ce choix de mise en page apparaît dans deux *Livre d'heures à l'usage de Rome*, dans le premier, peint par l'atelier de Jean Pichore, pour introduire l'heure de Sixte [12], et pour les Vêpres dans le second, où se ressent l'influence de Jean Bourdichon et Jean Poyer, ce qui n'est probablement pas un hasard [13].

Jean Pichore

Plusieurs miniatures font supposer la présence de Jean Pichore, peintre destiné à mener une brillante carrière au début du XVI^e siècle [14]. Des parallèles peuvent s'établir avec un *Livre d'heures à l'usage de Rome* enluminé à Paris, durant les années 1490, dans son entourage [15]. Les suffrages reprennent la formule d'une miniature carrée où le saint est vu à mi-corps et les enluminures de l'Annonciation, du Couronnement de la Vierge, de la Trinité, de saint Jean Baptiste et des saintes Barbe et

Geneviève (La Haye, f. 43, 110v, 194v, 196, 203v et 204v) montrent une grande parenté avec les *Heures* du Palacio Real (f. 22v, 63, 114, 115, 118r-v). La Crucifixion (Palacio Real, f. 66v) se compare à celle peinte par un proche de Jean Pichore (f. 116) dans les *Heures dites de Charles Quint* [16]. L'enlumineur répartit deux groupes de personnages isocéphales autour de la croix, avec la Vierge et saint Jean à la droite du Christ et le centurion, en armure dorée, devant un groupe de soldats aux lances longilignes sur la gauche (fig. 3). Le Christ à l'anatomie détaillée, l'horizon bas et le rendu de la perspective atmosphérique inscrivent les miniatures dans la même lignée. Les correspondances se renforcent avec la Pentecôte (f. 69v) dont on



Fig. 3: Maître du Ms II/2101, *Crucifixion*, vers 1480-1490. RB II/ 2101, f. 66v.



Fig. 4: Maître du Ms II/2101, *Bathsabée au bain*, vers 1480-1490. RB II/ 2101, f. 72v.

retrouve plusieurs déclinaisons dans des miniatures peintes dans l'atelier de Jean Pichore [17]. Celle exécutée dans un *Livre d'heures à l'usage de Rome* conservé à Chantilly est, à cet égard, symptomatique de ces affinités [18]. Les deux miniatures présentent le même type de mise en page où la scène principale est enrichie, dans les marges de couture et inférieure, de petites scènes satellites disposées dans des compartiments. Un détail dans le traitement des draperies souligne les correspondances: l'inhabituel pli en zigzag dessiné sur le vêtement de l'apôtre mis au premier plan dans la miniature de Chantilly se retrouve sur celui placé au second plan des *Heures* du Palacio Real [19]. Le Mage agenouillé au sol lors de l'Adoration (f. 53v) adopte une position surprenante: il a le dos courbé et les bras tendus en totale extension pour offrir son présent, dessin là encore apprécié chez Pichore [20]. Les ressemblances décelées avec l'œuvre de ce dernier peuvent-elles s'expliquer par la présence du parisien dans les *Heures* du Palacio Real? Il réalise probablement les miniatures des prières *Obsecro te* (f. 17v) et *O intemera* (f. 20) et la Trinité des suffrages (f. 114). Il faut peut-être élargir sa participation à des miniatures des Heures de la Vierge – ayant été réalisées en collaboration avec le satellite du Maître de la Chronique Scandaleuse – et des suffrages, ou bien accepter l'idée qu'un ou plusieurs disciples soient déjà parvenus à assimiler en profondeur sa technique dès la fin du XV^e siècle.

Tours et Paris

La Fuite en Égypte (f. 58v) montre la sainte famille avec Joseph portant l'enfant dans ses bras, suivi de la Vierge et d'une servante. Cette scène peut être rapprochée de plusieurs miniatures tourangelles dont la plus ancienne actuellement connue est celle des *Heures de Bourbon-Vendôme*, manuscrit enluminé dans les années 1470 par le maître éponyme, le Maître du Boccace de Munich et Jean Bourdichon, trois des meilleurs disciples de Jean Fouquet [21]. La magnifique Bathsabée au bain (f. 72v) trouve également son origine dans la vallée de la Loire [22] (fig. 4): la représentation de la jeune fille se prélassant, nue, dans une source d'eau, est très proche de la Bathsabée peinte par Jean Bourdichon dans les *Heures de Louis XII*.

Le Maître de Jacques de Besançon, Jean Pichore et le Maître de la Chronique Scandaleuse

Les *Heures* du Palacio Real, enluminé dans les dernières années du XV^e siècle, viennent enrichir les recherches en cours sur la production parisienne de cette époque. Elles permettent de porter un regard supplémentaire sur les collaborations professionnelles entre pairs dans la capitale. À l'instar des *Heures de Denise Poncher*, elles montrent que des membres travaillant dans les ateliers du Maître de Jacques de Besançon, de Jean Pichore et du Maître de la Chronique Scandaleuse ont occasionnellement été amenés à coopérer [23]. En 1993, Isabelle Delaunay remarquait déjà dans plusieurs manuscrits la présence de peintres proches du Maître des triomphes de Pétrarque, collaborateur de Jean Pichore, d'un peintre formé par le Maître de Jacques de Besançon et d'une main «E» aujourd'hui identifiée comme le Maître de la Chronique Scandaleuse [24]. La même année, Nicole Reynaud précisait que les *Heures dites de Charles Quint*, où interviennent le Maître de la Chronique scandaleuse

et le tourangeau Jean Poyer, forment «comme un florilège de l'enluminure parisienne autour de 1500» [25]. La présence d'un collaborateur du Maître de la Chronique Scandaleuse dans les *Heures* du Palacio Real n'est pas pour surprendre. Ce dernier fait carrière à Paris à compter des années 1490 au début des années 1510 et travaille encore pour le roi de France Louis XII et la reine Anne de Bretagne, ce qui présuppose de fréquents voyages vers Blois et la vallée de la Loire [26]. Ses choix de mises en page montrent qu'il connaît la peinture de Jean Poyer et, à ce titre, l'enlumineur se présente lui aussi comme un relai entre ces deux grands foyers artistiques

NOTAS

- 1 Je remercie M. François Avril d'avoir échangé ses impressions sur ce manuscrit. Pour la notice codicologique, voir *Catálogo de la Real Biblioteca* et Planas (Josefina) et Docampo (Javier), *Horae: libros de horas en bibliotecas españolas*, Madrid: Orbis Medievalis, 2016, sous presse.
- 2 On peut lire sur les entrelacs du premier phylactère «IVRA», «PSN» et «GV» et, sur le second, «VATN», «SLP», «I», «A» et «V». Je remercie Mme Patricia Stürnemann d'avoir partagé son sentiment sur ces inscriptions.
- 3 *Ce manuscrit vient du Cabinet de Mr. de Julienne et acheté à sa vente 1727*. Il s'agit probablement de M. Jean de Julienne (1686-1766), manufacturier et directeur de la teinturerie des Gobelins mais aussi collectionneur et mécène. On peut s'interroger sur la vente datée de 1727 dans l'inscription manuscrite. En effet, une vente importante des biens de M. de Julienne eut lieu le 30 mars 1767.
- 4 «De LL. AA. RR. Les Princes d'Espagne» sous les armoiries royales. Sceau avec les initiales «F. C. A.» entourées de l'inscription «Propriété des trois» sous une couronne royale et sceau «P.F.C.» entouré du tirso et de la palme, faisant référence à Fernando, Carlos (Maria Isidro) et (Francisco de Paula) Antonio de Bourbon (f. 1v). Sur la lecture des sceaux de la couronne, voir Bouza (Antonio L.), *El ex-libris, tratado general. Su historia en la corona española*, Madrid: Patrimonio Nacional, 1990, p. 115-119 et fig. 119-120.
- 5 Je remercie Mme María Luisa López-Vidriero Abelló d'avoir apporté des précisions sur ces marques de propriétés.
- 6 Courriel de M. François Avril daté du 15 septembre 2015.
- 7 Sur l'enlumineur, voir en dernier lieu Deldicque (Mathieu), «L'enluminure à Paris à la fin du XV^e siècle: Maître François, le Maître de Jacques de Besançon et Jacques de Besançon identifiés?», *Revue de l'art*, 183-1 (2014), p. 9-18.
- 8 New-York, Pierpont Morgan Library (PML), M. 815, entre 1471-1485 et Ms Heineman 5. Sur les manuscrits, voir Plummer (John), assisté de Gregory Clark, *The Last Flowering. French Painting in Manuscripts 1420-1530 from American Collections*, New-York et Londres: Pierpont Morgan Library et Oxford University Press, 1982, cat. 90, p. 68-69 et cat. 93, p. 71-72.
- 9 *Interpolation de la Chronique de Louis XI de Jean de Roze* (dite *La Chronique scandaleuse*) par Jean Le Clerc, Paris, BnF, Clairambaut 481, vers 1502, enluminée pour Jean de Chabannes, comte de Dammartin; sur ce manuscrit, voir Quicherat (Jules), «Un manuscrit interpolé de la Chronique scandaleuse», *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1855, t. XVI, p. 231-279. Sur le peintre, voir Avril et Reynaud, 1993, p. 274-277.
- 10 *Livre d'heures à l'usage de Paris*, collection particulière, Paris, Hôtel Drouot, vente Pierre Bergé, 21 novembre 2007, lot 2, f. 188, saint Michel, vers 1490-1495.
- 11 Cette scène est déjà représentée dans les *Heures de Chrétienne de France* (à l'usage de Rouen) peintes par le Maître de l'Échevinage de Rouenvers 1470-1475 (Paris, bibliothèque de l' Arsenal, Ms 562), manuscrit dont le cycle des Heures de la Vierge diffère également de la norme iconographique habituelle (courriel de M. François Avril). Sur le manuscrit, voir Avril et Reynaud, 1993, cat. 91, p. 172.
- 12 New-York, PML, M. 7, f. 33, vers 1490-1500.
- 13 New-York, PML, M. 12, f. 21, vers 1500.
- 14 Sur le peintre, voir Avril et Reynaud, 1993, p. 282-285 et Zöhl, 2004.
- 15 La Haye, Koninklijke Bibliotheek, Ms 74 G 22, fin du XV^e siècle.
- 16 Madrid, Biblioteca Nacional de España, Vitr/24/3.
- 17 Et aussi New-York, PML, M. 189, f. 81 et M. 12, f. 39v.
- 18 Chantilly, musée Condé, Ms 72, f. 48v, vers 1503.
- 19 La Pentecôte du Palacio Real est également très proche de celle exécutée par un artiste du cercle de Jean Pichore (f. 28) dans un *Livre d'heures à l'usage de Rome* conservé à Vienne et, à titre d'hypothèse, il serait intéressant de regrouper ces deux miniatures sous une même main: *Livre d'heures à l'usage de Rome*, Vienne, Österreichische Nationalbibliothek (ÖNB), Cod. 1927, vers 1500; sur le manuscrit voir Pächt (Otto) et Thoss (Dagmar), *Die Illumierte Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek*, 2, *Französische Schule I, Textband*, Vienne: Österreichische Akademie der Wissenschaften, 4 volumes, 1974, v. I, p. 53-81, fig. 49-57 et *Französische Schule I, Tafelband*, fig. 145-161. Dans le même ordre d'idée, le *Livre d'heures à l'usage de Rome* passé en vente chez Christie's, Londres, 6 juin 2007, lot 7399, présente des caractéristiques stylistiques assez fortes avec ces deux manuscrits.
- 20 New-York, PML, M. 160 et M. 62.
- 21 *Heures de François de Bourbon-Vendôme*, Paris, Bibliothèque de l' Arsenal, Ms 417, vers 1475-1480, f. 46; voir Avril, 2003, cat. 39, p. 345-349.
- 22 Kren (Thomas), «Looking at Louis XII's Bathsheba», *A masterpiece reconstructed: the Hours of Louis XII by Jean Bourdichon*

- Thomas Kren et Mark Evans (éd.), Los Angeles: J. Paul Getty Museum et Londres: Victoria and Albert Museum, 2005, p. 43-61.
- 23 *Heures de Denise Poncher*, Malibu, Getty Museum, Ms 109, vers 1500. Voir encore, à titre d'exemples, Avril et Reynaud, 1993, cat. 150, p. 276; Taburet-Delahaye (Élisabeth), Bresc-Bautier (Geneviève) et Crepin-Leblond (Thierry), *France 1500, entre Moyen Âge et Renaissance*, 2010, catalogue d'exposition, Paris, Galeries nationales, Grand Palais, 6 octobre 2010 - 10 janvier 2011, Paris: Réunion des Musées Nationaux, cat. 105 et 106, p. 232 et 235 et p. 275-276.
- 24 Delaunay (Isabelle), «Les Heures d'Écouen du Musée national de la Renaissance: Échanges entre manuscrits et imprimés autour de 1500», *Revue du Louvre*, 1993, 43, n° 4, p. 11-24.
- 25 Avril et Reynaud, 1993, p. 276 et 313.
- 26 *Le couronnement d'Anne de Bretagne en 1504* (André de la Vigne), Waddesdon Manor, Ms. 22.

Pedro de Salazar

HISTORIA DE LA GUERRA Y PRESA DE ÁFRICA

Edizione e introduzione a cura di Marco Federici. Napoli, [Università degli studi di Napoli «L'Orientale»], 2015

El interés de Pedro de Salazar (ca. 1510-1576) por dejar testimonio cronístico de las campañas militares de los Austrias hispanos fue permanente hasta sus últimos días. Aunque hoy se duda de que efectivamente fuera capitán y participara en la campaña antiluterana que culminó en el triunfo de Mühlberg en 1547, campaña que relata en su *Historia de los sucesos de la guerra... contra los príncipes y ciudades rebeldes de Alemania, y del fin que tuvo* (Nápoles, 1548), la minuciosidad de multitud de aspectos hace ver que, desde luego, tenía información de primera mano si es que no estuvo presente en los hechos militares narrados. Como se sabe, hubo posteriormente un giro en el teatro bélico al intervenir Enrique II de Francia tras ofrecérsele por parte de los príncipes protestantes los obispados de Metz, Toul y Verdún. La novedad obligó a Salazar a publicar una nueva edición con el cambio de escenario: la *Coronica... en la qual se tracta la justissima guerra que su Magestad movió contra los luteranos...* (Sevilla, 1552), un texto juzgado muy poco original pues, al menos en parte, se considera copia del *Comentario de la guerra de Alemania*, de Luis de Ávila y Zúñiga, aparecido en Venecia en 1548. El manuscrito de la *Coronica...*, mucho más extenso en contenido que la edición, se halla en la Real Biblioteca del Monasterio del Escorial (&-III-7). Una vez firmado el tratado de Passau (1552) y, sobre todo, la Paz de Ausburgo (1555), se estabilizó por décadas la cuestión religiosa desde el punto de vista militar en la región centroeuropea. Por ello, Salazar, historiador militar ante todo, se ocupó del escenario norteafricano en la *Historia de la guerra y presa de África...* (Nápoles, 1552), de la que hay tres emisiones que comenta y distingue el editor de la edición que nos ocupa, Marco Federici (p. LXIII del estudio preliminar). Hacia 1567 Salazar compuso su *Hispania Victrix: historia en la qual se cuentan muchas guerras sucedidas entre Christianos y infieles...* (Medina del Campo, 1570), donde amplía la cronología tratada. Esta producción, naturalmente, no está exenta de afán propagandístico de las glorias militares imperiales, pero la riqueza de datos y, sobre todo, la calidad de la prosa, eran más elevadas que en otros cronistas de su tiempo.

La edición que comentamos es la *Historia de la guerra y presa de África...*, aparecida en la editorial de la Università degli studi di Napoli «L'Orientale» a cargo del profesor Marco Federici, perteneciente al círculo académico dirigido por la profesora Encarnación Sánchez. Se enmarca en una serie de estudios sobre diversos aspectos culturales y bibliográficos de la Nápoles hispana del XVI que ya ha visto sus frutos en notables aportaciones durante los últimos años. La aproximación de Federici a Salazar no está estrictamente vinculada a su producción cronística sino que se ocupa también de un aspecto literario de su producción menos considerado: una treintena de relatos, llamados por Salazar cuentos, aunque adscritos al género de la novela corta italiana renacentista. Estas *novelle* cuentan con una edición reciente en España a cargo de Valentín Núñez Rivera (Cátedra, 2014). Identificadas como suyas —gracias al manuscrito de la Biblioteca de Bartolomé March hoy en Palma de Mallorca con sign. B89-VI-05, *Libro de cuentos*—, no se entienden sin la labor previa de Salazar como historiador, pues se escriben en el quinquenio 1560/65, cuando ya había publicado buena parte de su producción cronística. De hecho, el editor literario, Núñez, advierte en las breves novelas salazarianas el propósito de un regimiento de príncipes, bajo una forma ficcional, en vez de recurrir a la tratadística preceptiva tradicional. Así, estos textos literarios se imbrican con los cronísticos en la ideología de fondo que comparten, la de la razón política que venía dada por el firme asentamiento del poder militar hispano en la Italia napolitana y su justificación, materia palpable en una obra tan representativa como la *Coronica llamada las dos conquistas del Reyno de Nápoles...* (Zaragoza, 1559), de autoría hoy dudosa. Esta consolidación se debió en gran parte a la labor de hombres tan eficaces como el virrey Pedro de Toledo, marqués de Villafranca, muy estudiado por una historiografía modernista que se forma a fines de los años ochenta y que dio frutos como los libros de Carlos José Hernando: *Castilla y Nápoles en el siglo XVI: el virrey Pedro de Toledo* (Salamanca, 1994) y *El reino de Nápoles en el imperio de Carlos V: la consolidación de la conquista* (Madrid, 2001). Precisamente, el congreso internacional *Rinascimento meridionale. Napoli e il viceré Pedro de Toledo (1532-1553)* desarrollado en octubre de 2014 en la capital partenopea, ha servido de actualización de los estudios de historia napolitana en la primera mitad del XVI, desde múltiples perspectivas, durante la época del virrey Toledo. Federici, por cierto, presentó una aportación precisamente sobre Pedro de Salazar y la historiografía en la Nápoles en tiempos del hijo del II duque de Alba.

En otras obras de la época sobre las campañas militares italianas impresas en España, se tiene bien presente la cuestión norteafricana, como en la *Historia del inuictissimo y muy animoso cauallero y Capitan don Hernando de Aualos...*, de Pedro Vallés (Zaragoza, 1562). Obviamente, la perspectiva que se tenía del gran relieve geoestratégico norteafricano con relación a Italia no era en absoluto exclusiva de Salazar o de autores napolitanos. Además, se tenía bien presente la victoria peninsular frente al musulmán y la cuestión norteafricana desbordaba el tratamiento cronístico para adentrarse de lleno en lo literario, ámbito igual de idóneo para la materia de Berbería, abordada en forma de romances en pliegos sueltos o en recopilaciones de ellos, como la que hizo Lorenzo de Sepúlveda, publicada en 1551 en la imprenta antuerpiense de Steelsio (*Romanes nuevamente sacados...*).

No están muy claras del todo las circunstancias vitales de Pedro de Salazar. En varios lugares escribe con cierto orgullo que era natural de Madrid, lo cual justificaría que aparezca recogido por Álvarez y Baena, en sus *Hijos de Madrid* (IV, 1791, pp. 176-178). Sí se sabe que se establece en Nápoles pero que bastante antes de 1570 ya estaba de vuelta en la capital hispana. Al poco de establecerse en Nápoles, su preocupación militar por la frontera berberisca y por conocer bien diversos aspectos de su realidad, le llevaron a publicar las obras mencionadas líneas arriba. Demostró ser, por ejemplo, gran conocedor de la trayectoria del corsario Dragut (Turgut Reis, 1514-1565), que amenazó Nápoles y llegó a saquear algunas poblaciones costeras españolas, para más tarde, en los cincuenta, tomar Trípoli y asolar la Calabria. La concepción y contexto de la *Historia de la guerra y presa de África* son, por tanto, plenamente napolitanos.

Siendo de 1552, la impresión remite a modelos gráficos anteriores: tipografía gótica a dos columnas, enmarcada cada página de texto por cinco tacos xilográficos, uno a cada lado y otro al centro, separando las dos columnas. Las dos xilografías a dos tercios de página, de escena militar, en ff. XXXVIIv y en LXXIVv, son de estética postincunable. Sin embargo, la obra refleja bien un pensamiento político muy de su tiempo, de monarquismo nacional, ajeno al individualismo medieval caballeresco.

Como ha ocurrido con la historiografía modernista partenopea, la relativa al territorio norteafricano y la inserción del mismo en la geopolítica del Imperio carolino primero, y de la Monarquía hispana después, ha tenido un sustantivo avance en España. Justamente, en lo relativo a lo que más ocupa el relato de Salazar en la *Hispania Victrix*, las campañas de Orán y Mazalquivir y la presencia hispana en estas plazas, ha habido un progreso historiográfico notable desde fines de los años noventa. A partir de la tesis de Beatriz Alonso Acero, dirigida por el catedrático Alcalá-Zamora (1997), la bibliografía al respecto no ha hecho sino crecer. El Instituto de Historia del CSIC, en el que se inserta el grupo de estudios norteafricanos en la época Moderna de Miguel Ángel Bunes, al que se vincula Alonso, ha producido un número de aproximaciones científicas nada desdeñable. Baste citar de la autora mencionada, *Cisneros y la conquista española del norte de África, cruzada, política y arte de la guerra* (Madrid, 2006).

Con respecto a la presente edición de la *Historia de la guerra y presa...*, el extenso estudio preliminar ofrecido por Federici se organiza en dos bloques: el primero aborda la historiografía hispano-napolitana de la primera mitad del XVI, en una aproximación panorámica donde se inserta la producción salazariana. Incluye dos apartados, uno centrado en la obra en lengua española sobre el Norte de África y otro sobre la obra objeto de la presente edición. El otro bloque consta de cinco epígrafes: la figura del autor, estructura y aspectos materiales de la *Historia...*, la lengua y su estilo y otros aspectos lingüísticos, el impresor que dio a la luz el texto –Mattia Cancer–, y, por último, un análisis de la *Hispania Victrix* de 1570, en realidad, una versión ampliada del impreso de 1552. Esa edición alcanzaba setenta capítulos y no se limitó a referir cuestiones meramente norteafricanas. Tuvo cabida, por ejemplo, la situación de Hungría en los dos capítulos finales y la amenaza creciente del Gran Turco en la zona. Todavía años después habría obras de muy buena factura sobre el norte de África en los contextos referidos de frontera de la Cristiandad, como la publicada por el benedictino fray Diego de Haedo sobre la historia de Argel (*Topographia e historia general de Argel...* Valladolid, 1612), que, centrada en el cautiverio de cristianos, algún investigador, como Daniel Eisenberg (1996) atribuye al mismo Cervantes, que estuvo preso en la plaza, como bien se sabe.

Esta edición académica es sin duda una aportación sustantiva al marco interpretativo de la Nápoles del XVI, pues la cuestión de las guerras berberiscas y la presencia musulmana norteafricana, en conexión con la amenaza turca, era obviamente asunto de referencia en la gestión político-militar de la Nápoles española, más allá de lo puramente defensivo –el rechazo a los otomanos de 1537–, y parte fundamental de la geoestrategia general de los Austrias hispanos al sur de Europa. Recuérdese, al respecto, la aportación napolitana a la jornada de Túnez, en 1535, con galeras dispuestas por el marqués de Villafranca, victoria que perduró en la memoria de humanistas áulicos como Calvefe de Estrella, quien, más de quince años después, daba a la luz su *De Aphrodisio expugnato*, que con el tiempo traduciría el secretario imperial Diego Gracián de Alderete.

A mediados del XVI fueron diversos los cronistas que trataron de los hechos de armas en Berbería, como García Cereceda, Vicente Roca, López de Gómara y otros, pero uno de los más cualificados, Juan Ginés de Sepúlveda, destacó a Pedro de Salazar como fuente histórica especialmente valiosa. Bienvenidos sean, pues esta edición y el estudio de Marco Federici que pone fin a un largo ostracismo de la obra de Pedro de Salazar en las prensas modernas.

El testimonio más antiguo que conservamos de la librería de don Diego Sarmiento de Acuña es una memoria manuscrita que recoge poco más de setenta títulos [Cátedra ed. 2002]. Puede fecharse en torno a 1594, en un momento en el que su propietario tenía unos veintiséis años de edad. El propio don Diego ejerció de redactor de esta memoria que relaciona, según su título, «los libros ymposos y de mano que ay en mi estudio». Cinco años después, y siendo corregidor en Toro, hizo una nueva memoria de su biblioteca, también encabezada en primera persona [II/2222, fols. 112r-133v], y seguramente sugerida por la conveniencia de llevar cuenta de sus libros ante un nuevo traslado de residencia, esta vez a la Casa del Sol en Valladolid. El crecimiento de la librería en poco más de un lustro es significativo. La primera memoria deja noticia de cuarenta y siete impresos y veinticinco manuscritos, la mitad de los cuales procedían de la biblioteca de Alonso de Osorio, VII marqués de Astorga. Hacia 1599 la cifra de títulos anotados es de quinientos cuarenta, más de un centenar correspondientes a manuscritos. El predominio del castellano es casi absoluto en la colección. Lo más peculiar del incremento corresponde, tal vez, al número de libros en portugués, solo equiparable al de títulos en italiano en un momento de la librería en el que no consta ejemplar alguno, ni impreso ni manuscrito, en lengua francesa ni en inglés. Por lo que respecta a las materias representadas entre los libros portugueses de don Diego, en esencia, coinciden con sus inclinaciones bibliófilas en las demás lenguas, una propensión temprana que nunca abandonaría la orientación temática de la biblioteca: libros de historia, códices poéticos, manuscritos de linajes, prosa de entretenimiento y cierta literatura de devoción.

Una de las razones que explica el progreso de la librería en estos primeros años de su formación debe hallarse en la oportunidad que para su incremento supuso la presencia de don García Sarmiento de Acuña, hermano de don Diego, en Salamanca. La sede también justifica que fueran libros castellanos y en portugués los más beneficiados en la acumulación. La correspondencia fechada en los años finales del XVI nos deja saber que don Diego, afincado en Toro como corregidor entre 1597 y 1601, y por tanto, lejos de las principales sedes de circulación del libro, se valió de su hermano don García, colegial en el San Bartolomé de Salamanca, para solventar esas carencias. A partir de 1593 ya hay noticias que vinculan a don García con la ciudad universitaria. La presencia de bachilleres portugueses en la universidad y el tránsito de libros producidos al otro lado de la frontera, especialmente en Lisboa y Coimbra, hacían de Salamanca un mercado librario bien asentado que se nutría de sus propias imprentas y de las importaciones vinculadas a satisfacer las demandas derivadas del estudio. A partir de las cartas de don García es posible reconstruir todo un entramado de actividad poética en el entorno universitario salmantino que acabaría teniendo su repercusión en la librería de su hermano. La dependencia de Salamanca fue tanta a la hora de nutrir cartapacios poéticos en los primeros años de coleccionismo de don Diego, que en el actual cancionero II/973 de la Real Biblioteca se conserva una relación de títulos y temas que se echan en falta para completar los contenidos del manuscrito y se cierra con esta advertencia: «Ytem falta henchir los blancos que sobren en medio deste cartapacio. Todas estas cosas se han de procurar por vía de Salamanca» (fol. 128v). Buena parte de los contenidos del II/973 están directamente relacionados con actividades poéticas surgidas en un ambiente académico vinculado a las universidades de Alcalá y Salamanca. Bastan unos ejemplos: fol. 242r-244r: «Esta oda que se sigue traduxeron don Juan de Almeyda, el maestro Sánchez y el licenciado Espinosa, collegial de Oviedo, y las embiaron sin dezir los autores al maestro Fr. Luis de León para que las juzgase, con esta carta»; fol. 292ra-293vb: «Carta del doctor Cámara en un examen que dio en Alcalá»; fol. 303r-306r: «Diálogo entre Arnedo y Abarca, estudiantes en Salamanca, alias sátira contra pretendientes y collegiales»; fol. 336ra-341r: «Declaración de los trabajos, vida y ociosidad de los estudiantes que se puso en el certamen de la insigne universidad de Alcalá. Año de 1584»; fol. 342r-343v: «Sátira de Liñán contra la Menguiar, en Salamanca 1586»; fol. 344rv: «Salmanticae anno 1586, por un estudiante capigorista».

Entre los manuscritos recopilados por don García en sus años de colegial para enviar a su hermano en Toro, conservamos al menos una muestra de lírica en portugués. La firma Manuel Barbosa, «dusitano brigantino», un compañero de estudios de don García y del que acaso no quede otra memoria que la de estas composiciones. Barbosa no parece haber sido sino un poeta ocasional, como tantos bachilleres, porque lo único que perdura de él es un soneto y unas octavas a la muerte de Felipe II promovidas por el colegio de San Bartolomé en 1598 como parte de los actos en memoria del rey. A los dos ejercicios citados añadió unas cuantas redondillas de tema diverso y un soneto dedicado al rector del colegio, todo lo cual, por mediación del bachiller don García, acabó en la librería de don Diego y hoy forma parte del cancionero de la Real Biblioteca con signatura II/1578 (fols. 244r-248v).

Un grupo de poesías de frey Miguel Cejudo, caballero de la orden de Calatrava, que actualmente son parte de otro cancionero de la colección real, el II/1579, llegó a manos de don Diego también a través de don García. El propio Cejudo escribe al destinatario de los poemas un 28 de marzo de 1598 para informarle de la entrega de versos que le hace por medio de su hermano don García en Salamanca. Avisa de que, junto con sus composiciones, copiadas de propia mano, van de mano ajena «los que [...] me pidió Lope de Vega le enbiase a Madrid para la traslación de Nuestra Señora de Atocha a su capilla nueva» [II/2177, carta 14]. En las composiciones de Cejudo ya se había fijado don García unos años antes. El seis de octubre de 1595 le escribe a su hermano remitiendo nuevos textos poéticos para la librería y ofreciéndose a seguirla aumentando:

El doctor Frechilla hizo ayer su paseo de la cátedra y puse premio a los que mejores bersos hizieron en su alabanza, y frei Miguel Zejudo le hizo esa canción. Pienso que le darán el premio y pidísela para inbialla a v. m., y procuraré recoger todo lo que se hiziere. (II/2157, carta 51).

El juicio más temprano que tenemos de la colección de libros de Gondomar procede, igualmente, de una carta don García fechada el 30 de octubre de 1593. El documento, por otra parte, acredita los desvelos del colegial por ser un eficaz servidor de los intereses bibliográficos de su hermano. Recién llegado a Salamanca, deseoso de buscar novedades y rarezas para la biblioteca de don Diego, le advierte de la dificultad de dar con libros «que no tenga v. m.». Como excepción, menciona el hallazgo de un «romancero de romances de Liñán y de otros, que dizen es nuebo» [RAH, Salazar, A 70, fol. 72rv]. La noticia resulta particularmente valiosa en este contexto porque romances de Pedro Liñán de Riaza se reparten hoy por varios cancioneros conservados en la Real Biblioteca, todos procedentes de la librería de Gondomar (II/996, II/1587 y especialmente II/973 y II/1581). Trescientos años después de su compilación, estos cartapacios volvieron a trastocarse, cuando ya formaban parte de la colección real y Menéndez Pidal [1914] los describió y «compaginó», por decirlo con el verbo que él mismo emplea para describir la labor de reencuadernación y reparto de composiciones poéticas en distintos volúmenes que llevó a cabo hacia 1906. Pero si alguna traza conservan de su antiguo orden, como es de suponer, resulta tentador señalar ahora en uno de los cancioneros de la Real Biblioteca, el II/1581, un rastro que se remonta a la memoria que el corregidor de Toro hizo de sus libros en 1599. Tal como está hoy, aún le conviene esta descripción que se le puso entonces: «Un cartapacio de cosas curiosas de pohessía que comienza con un soneto y acaba con un romance de Liñán y con la tabla de todo lo que contiene» (II/2222, fol. 121v). Los folios finales de este cancionero, probablemente tras la intervención de Menéndez Pidal, consienten ahora un cuadernillo que lleva el título de «cosas portuguesas» (fols. 303v-307r).

Los buenos oficios de don García como comprador de libros en Salamanca para la biblioteca de su hermano en la década final del siglo XVI, aun dejaban su renta años después. En 1619, el conde de Salinas, de cuya amistad y gustos literarios compartidos con don Diego Sarmiento hay sobrados testimonios en la correspondencia del embajador, residía en Lisboa en calidad de virrey en Portugal. La suya era una posición favorable tanto para adquirir libros como para regalarlos entre sus deudos y amistades. Obras tan singulares como el Atlas de Vaz Dourado [Casa de Alba] y la versión manuscrita de la *Aulegrafia* de Jorge Ferreira de Vasconcelos [II/1519, cfr. *Avisos* 63 (2011)] llegaron a la casa del Sol a instancias de Salinas. Tan conocido debía resultar el buen entendimiento entre el virrey de Portugal y el entonces embajador español en Londres que si se descuidaba Salinas en ofrecer, uno de sus criados, Santiago Monzón, reparaba la negligencia. «El marqués mi señor –escribía a don Diego en enero de 1619– le[e] en un libro que se llama Palmerín de Ynglaterra. Gusta mucho dél. Si v. s. lo quiere en portugués, abíseme. Ay tres cuerpos desde segunda hasta sétima parte...» [II/2134, 59]. El aviso llegaba tarde porque Gondomar ya tenía su *Palmerín* portugués en 1599, tal como consta en la antigua memoria de su librería (II/2222, fol. 116r). Gayangos [1869, xiv] asegura que el libro, correspondiente a la edición lisboeta de 1592, lo había adquirido su hermano don García en noviembre de 1598 en la testamentaría de un canónigo de Toledo. Añade que seleccionó una decena más de impresos, todos apreciables «por su mérito y antigüedad». Aunque Gayangos no ofrece referencias sobre el paradero del documento o sobre la existencia de una posible carta de don García a don Diego que acredite la gestión, no es verosímil que la miscelánea de títulos que transcribe fuera un capricho suyo, sugerido por la consulta del índice de 1599, el más cercano por fecha al presunto documento de la testamentaría. Fiados de la honestidad de Gayangos reproducimos aquí el listado que él publica. Ente paréntesis se indica el folio del índice de 1599 donde se reconoce cada título citado. Sirva este testimonio para documentar al por menor los desvelos de don García en el acrecentamiento de la biblioteca de su hermano durante los primeros años de su formación:

Discursos de la lengua de fray Luis de Torres (II/2222, fol. 123r); primera y segunda parte de la Christi Victoria por Benito Sánchez Galindo (II/2222, fol. 123v); la Historia de Melón y Be[r]ta, padres de Orlando (II/2222 fol. 126r); las Comedias y Romances de Gabriel Lasso de la Vega, (solo reconocible en el Índice de 1623); los Romances imperiales de Pedro de Sayago (II/2222, fol. 131r); los del bachiller Pedro de Moncayo (no identificado en el índice); la Comedia a modo de Celestina entre Polidoro, Salustio, Tristán y Rufina (II/2222, fol. 121v); otra que tiene al fin el Jardín de Venus (II/2222, fol. 121v).

REFERENCIAS

- CÁTEDRA, Pedro M.: *Nobleza y lectura en tiempos de Felipe II. La biblioteca de don Alonso Osorio, marqués de Astorga*, [Salamanca], Junta de Castilla y León, Consejería de Cultura y Turismo, 2002.
- GAYANGOS, Pascual de: *Cinco cartas político-literarias de D. Diego Sarmiento de Acuña*, Madrid, Sociedad de Bibliófilos, 1869.
- MENÉNDEZ PIDAL, Ramón: «Cartapacios literarios salmantinos del siglo XVI», *BRAE*, I (1914), 43-55, 151-170, 298-320.

